

Plaidoyer pour une compréhension renouvelée de la Semaine Sainte

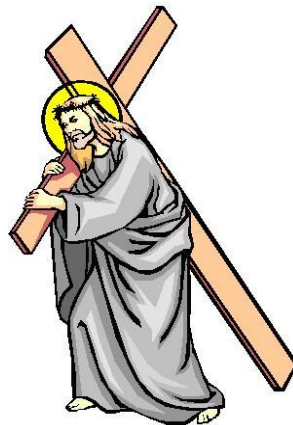
Cette méditation, prononcée le dimanche de Pâques 2005, en l'église protestante de Verviers / Hodimont, par le Pr. J. Hostetter, titulaire de l'église protestante de Liège / Marcellis doit beaucoup à un pamphlet du Dr. A. Gounelle : « Jésus devait-il mourir pour sauver ? »

Chers frères et sœurs, je ne vous apprendrai rien en affirmant que la croix et l'annonce pascale se trouvent au cœur du christianisme. Depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui, la « Semaine Sainte » a occupé, et continue à tenir une place centrale dans la piété des croyants, ainsi que dans l'enseignement, la prédication et les célébrations des diverses Eglises.

Quantité d'éléments témoignent de cette importance, le rappellent et le soulignent. Il n'entre pas dans mes intentions de chercher à en dresser une liste complète Rappelons-nous brièvement que le récit des derniers jours de Jésus remplit environ le quart des pages qui composent les Evangiles. Aucun autre événement biblique n'est autant relaté et détaillé. Et l'apôtre Paul n'est pas en reste quand il écrit aux Corinthiens qu'il n'a voulu connaître et prêcher parmi eux rien d'autre que le Christ crucifié, affirmation à première vue étonnante, parce qu'elle semble faire bon marché des paroles et des gestes de Jésus ; de plus, elle paraît oublier la résurrection. Si je peux me permettre cette comparaison facile, que dirions-nous d'un professeur de Philosophie qui déclarerait ne retenir de Socrate que la prise de ciguë qui le conduisit à sa mort ?

Au fil des siècles, avec la naissance et le développement d'une culture marquée par le christianisme, on voit se multiplier des tableaux et des sculptures qui représentent le crucifié tantôt avec le visage paisible caractéristique de l'art roman ou byzantin, tantôt avec la figure tourmentée et torturée qui domine à la fin du Moyen Age. En musique, parmi une abondante production de cantates, d'oratorios, de poèmes symphoniques, et autres consacrés à la mort de Jésus, émergent les grandes « passions » de Bach, dont nos cantiques reprennent souvent les mélodies.

Dans les chœurs des Eglises ou chapelles catholiques et luthériennes trônent des crucifix, tandis que les réformés préfèrent des croix nues pour indiquer que Jésus est ressuscité, qu'il n'est pas resté cloué sur la croix. Ce que l'on ignore, c'est que pendant longtemps, les réformés ont rangé la croix parmi les images taillées proscrites, et leurs temples en comportaient rarement ; on y disposait uniquement une Bible ouverte. La croix a fini par s'imposer aussi chez eux, et, aujourd'hui, c'est son absence dans un lieu de culte qui les choquerait. La piété catholique a naguère beaucoup développé la pratique des chemins de croix et la dévotion aux plaies de Jésus, en occultant presque la résurrection. Mais gardons nous de crier « haro sur le baudet », car parallèlement, le piétisme et le revivalisme protestants parlent sans cesse du sang versé par le Christ dans leurs prédications, leurs traités, leurs prières et leurs chants. J'arrête là cette énumération.



On peut, me semble-t-il, discerner deux raisons à cette insistance des chrétiens sur la mort de Jésus et à leur constante référence à la croix. D'abord, les événements qui se déroulent entre les Rameaux et le Vendredi saint ont un caractère à la fois tragique et dramatique. Ils frappent, touchent et émeuvent. On comprend que les croyants aient voulu en garder le souvenir et les remémorer le plus possible.

Ensuite et surtout, dans leur immense majorité, les chrétiens considèrent que la croix du Christ apporte le pardon ou la grâce de Dieu aux hommes ; d'elle dépend, par conséquent, leur sort et leur destinée. En acceptant de mourir, Jésus nous sauve. Il change notre situation et transforme notre existence. Cette seconde raison est évidemment plus forte et plus profonde que la première. Elle distingue et sépare, en effet, le cas de Jésus de celui d'autres martyrs pathétiques, pensons à nouveau à Socrate ou à Etienne, qui nous touchent également, mais dont l'exécution n'a pas la même portée, n'entraîne pas des effets semblables, et ne saurait donc revêtir une importance comparable.

Ce matin, je ne vais pas m'interroger sur l'enchaînement des circonstances qui ont abouti à Golgotha, puis au matin de Pâques ; je n'essaierai pas de reconstituer et d'éclairer ce qui s'est passé. Mon intention est autre. Je voudrais réfléchir à ce lien qu'on a établi entre la Croix, l'annonce de la résurrection, et notre salut. Comment comprendre tout cela ? Mon propos sera donc théologique et non historique. J'exposerai successivement deux opinions qui diffèrent et même

s'opposent, la première ancienne, classique et très orthodoxe, la seconde fort ancienne mais retrouvée récemment, moins connue et plutôt libérale.

Premièrement : La thèse de l'expiation substitutive

Je commence par la compréhension la plus courante, celle qu'ont adoptée les catholiques et la plupart des protestants. Elle ne date pas des temps bibliques, mais bien du 11^e siècle. Elle a été formulée pour la première fois dans un traité intitulé « Cur Deus homo », c'est-à-dire « Pourquoi un Dieu homme », qui est l'un des grands classiques de la littérature chrétienne. Son auteur était un moine italien, du nom d'Anselme, qui fut supérieur d'abbaye avant de devenir archevêque de Cantorbéry, en Angleterre. Anselme est l'un des plus importants penseurs du Moyen Age et, pour expliquer sa théologie, je partirai d'une affirmation que l'on trouve souvent dans le Nouveau Testament : « Jésus a donné sa vie en rançon pour beaucoup ». Il nous a racheté de la malédiction par son sang, donc à très grand prix. Les chrétiens des premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, lisant et commentant ces textes, se sont demandés intelligemment : A qui a été versée cette rançon ? A qui a-t-il fallu la payer ? Et, dans un premier temps ils ont répondu : au diable. Je dis bien au diable...

Par ses péchés, l'humanité s'était, pour eux, en quelque sorte, vendue à Satan, elle en était devenue l'esclave. Pour la libérer, pour la faire changer de maître, pour qu'elle appartienne à nouveau à Dieu. Il fallait que son détenteur actuel, le diable, reçoive ce que l'on pourrait appeler une indemnité d'expropriation qui compense la perte qu'il allait subir, et annule ses titres de possession. Dans ce cas de figure, la vie du Christ représente le dédommagement octroyé au démon. Cette réponse soulève évidemment d'énormes problèmes, et se heurte à des objections décisives. Tout d'abord, elle suppose que Satan soit le légitime propriétaire de l'humanité, et qu'il ait de justes droits dont Dieu tienne compte. Avouez que cela paraît aujourd'hui totalement hors de sens. Qui plus est, cela impliquerait ipso facto une curieuse négociation entre Dieu et le diable dont les rapports seraient régis par les dispositions et usages de la législation commerciale. Enfin, on peut s'interroger sur l'honnêteté de la transaction, car Jésus ressuscite, reprend vie, échappe au démon qui se voit ainsi floué. Il n'est pas respecté dans ses droits, mais victime d'une véritable escroquerie. Bref, cette explication ne tient pas debout ; dès qu'on l'examine de près, elle sombre dans l'incohérence et l'absurdité.

Dans le « Cur Deus homo », Anselme propose une autre réponse qui s'inspire elle aussi du droit, mais non pas commercial, mais féodal. A ses yeux, on peut comparer ou assimiler l'homme à un vassal qui doit à Dieu, son suzerain, soumission et respect. Or, par son péché, d'une part, l'homme n'exécute pas les ordres de Dieu. Il se conduit comme un mauvais serviteur qui ne fait pas ce que son maître lui demande, et qui ainsi le lèse, lui cause un préjudice. D'autre part, il offense Dieu, il le bafoue, et porte atteinte à sa gloire. Pour échapper au châtement qu'il mérite, il faudrait que l'homme répare ses torts, en indemnisant Dieu pour ses manquements, et en lui restituant l'honneur qu'il lui a enlevé.

Or cela, l'homme se trouve dans l'incapacité de le faire. Ses bonnes oeuvres, il les doit normalement à Dieu ; elles ne peuvent en aucune manière constituer un supplément qui viendrait compenser ses carences infinies et toutes dignes de mort ; car la majesté infinie de Dieu rend infinie toute offense à son égard. L'homme n'a pas les moyens d'offrir quelque chose qui soit à la hauteur du dommage et de l'injure et qui puisse les effacer.

La justice, que Dieu ne peut transgresser sans se renier lui-même, exige donc la condamnation de l'homme. Mais Dieu n'est pas seulement juste, il est aussi miséricordieux. Il aime l'homme et veut le sauver. De plus, la perte de l'humanité serait pour Lui un échec et ternirait sa gloire. Il invente donc une solution qui concilie son honneur, sa justice et son amour. Il vient lui-même, ou plus exactement il envoie l'une de ses personnes, selon le dogme trinitaire, pour payer la dette que les hommes sont hors d'état de régler eux-mêmes.

La mort de Jésus rachète leurs fautes, rétablit sa gloire, et manifeste sa compassion. C'est donc non pas au diable, qui n'a aucun droit, mais à Dieu qu'est versée la rançon, qu'est payé le prix pour notre rédemption. Le Christ en la subissant à notre place, en se substituant à nous, nous permet d'échapper à la punition qui normalement devrait nous être infligée. Il y a donc, pour reprendre des termes techniques, expiation ou propitiation substitutives.



Cette théorie l'a très largement emportée dans le christianisme. Les Réformateurs l'ont reprise dans ses grandes lignes, et, avec quantité de variantes ou de nuances, on la trouve dans un grand nombre de catéchismes, de prédications, de traités et de manuels de théologie. Et bien chers frères et sœurs, au risque de passer pour hérétique, je ne me reconnais nullement dans cette façon de comprendre l'œuvre de Jésus de Nazareth. Je m'en explique par quelques remarques :

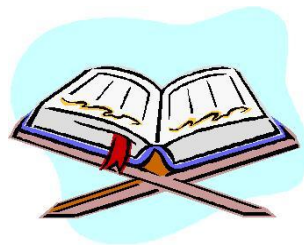
La première : Pour Anselme, la mort de Jésus est donc absolument nécessaire à notre salut. Elle constitue l'élément essentiel de son message et de sa mission. Et pourtant, reprenons notre exemple de tout à l'heure, pensez-vous vraiment que si Socrate n'avait pas bu la ciguë, il n'aurait pas moins été un grand philosophe, un éveilleur de pensée et un incitateur de réflexion. Et si Etienne avait échappé à la lapidation, cela m'empêcherait-il de voir en lui un courageux prédicateur ? C'est pourtant bien cela que la dogmatique traditionnelle affirme concernant Jésus. S'il n'a pas été crucifié, il n'est pas le sauveur. Et si à Gethsémani, il avait cédé à la dernière tentation, et s'était enfui, alors l'humanité aurait été irrémédiablement perdue.

Pour nombre de chrétiens, c'est la mort de Jésus qui fait de lui ce qu'il est. Elle répond à une sorte de nécessité fondamentale, d'ordre métaphysique et théologique. Il s'agit d'une sorte de drame cosmique et les acteurs humains de la Passion, Judas, Pilate, Caïphe, apparaissent dès lors comme des comparses sans importance réelle. Ils ne sont que les instruments inconscients d'un dessein et d'une affaire qui les dépasse. Dans cette perspective, pourquoi ne pas innocenter Judas ! En dénonçant Jésus, il ne fait qu'obéir à la volonté de Dieu qui consiste à entraîner Jésus jusqu'à la croix pour accomplir sa tâche. Croyez-vous cela ?

Deuxième remarque : Pour la majorité des chrétiens, la Croix résume, récapitule, concentre en elle toute l'œuvre et toute la personne du Christ. Il nous suffit de savoir que Jésus a été crucifié pour nous, à cause de nos péchés. Le reste est secondaire, y compris sa prédication, son enseignement et même – en toute logique – sa résurrection. Anselme est-il seul à aller dans ce sens ? Non ! Bien avant lui, le Symbole qu'on appelle à tort « des apôtres » nous dit de Jésus qu'il a été conçu de l'Esprit, qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert sous Ponce Pilate, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité. Ses paroles, ses gestes, on les passe complètement sous silence, comme s'ils ne comptaient pas. Cela me fait penser, peut-être de façon un peu sacrilège, à l'abattoir d' Esaïe 53, où l'on mène l'agneau sans qu'il ouvre la bouche.



Le christianisme orthodoxe, dans ses confessions de foi, n'a-t-il pas laissé de côté la prédication de Jésus ? La Semaine Sainte, le Golgotha et le matin de Pâques, ne lui ont-elle pas fait oublier cette parole vivante, dont je ne cache pas qu'elle a pour moi un rôle essentiel. Cette parole de vie qui me bouscule, m'interpelle, me travaille, me transforme, m'émerveille, qui me rend Jésus proche et Dieu présent ? Pour ma part, je préfère de beaucoup le symbole de la Bible ouverte à celui du crucifix, de la croix ou même du tombeau vide.



Troisième remarque : L'explication d'Anselme rend-elle vraiment compte de l'amour de Dieu ? Depuis la fin de mon adolescence, je n'en ai pas le sentiment. Il me semble qu'elle dépeint un Dieu rigide, sévère, centré sur lui-même, sur sa gloire, et qui veille soigneusement à ce qu'on ne lui fasse aucun tort, qui n'accepte pas qu'on l'offense, mais que, par contre, laissent assez indifférent la condition des hommes et le sort de son fils. Il ne pardonne pas vraiment aux hommes. Pour lever la condamnation qui pèse sur eux, il exige que leur dette soit payée. Il voit en eux des coupables qu'il faut punir et faire entrer dans la bonne voie, mais pas des malheureux à secourir, des infirmes à aider, des malades à guérir, des misérables à soulager, ce qu'ils sont également, et ce que le Dieu biblique n'oublie jamais.

Le Dieu d'Anselme envoie son Fils à une mort horrible pour satisfaire son honneur, et ne subir aucune perte. Il se conduit vraiment comme un suzerain féodal, et pas du tout comme un Père qui aime ses enfants. Je crois que cette théorie de l'expiation substitutive génère chez beaucoup de gens une hostilité et une répugnance à l'égard de Dieu, accompagnée d'une grande tendresse envers Jésus. Ainsi, les romantiques voient souvent en Jésus la victime touchante d'un Dieu dur, orgueilleux et inflexible. On trouve ce thème, par exemple, chez le grand poète anglais William Blake, et aussi de manière virulente chez Vigny et Hugo.

Le philosophe Whitehead disait que le Dieu du dogme ressemblait fâcheusement à un César romain ou à un despote oriental. C'est un Dieu qui gouverne, qui juge, qui veille au bon ordre, pas un Dieu qui accompagne, qui console, soutient et inspire.

Quatrième remarque : En écrivant son traité, Anselme entendait démontrer que la Croix du Christ conciliait la miséricorde et la justice divines. A mon avis, loin de les accorder, la théorie de l'expiation substitutive détruit l'une et l'autre. Car en quoi le supplice d'un innocent à la place d'un coupable peut-il satisfaire la justice ? Ne répond-il pas exactement à ce que l'on appelle une erreur judiciaire ? Que dirions-nous d'un magistrat qui prononcerait une peine de prison contre un voleur, et qui accepterait que quelqu'un d'autre que le délinquant l'accomplisse ? On parlerait avec raison de faute grave, voire de forfaiture. On y verrait une mesure insensée, et on crierait à l'arbitraire et à la tyrannie.

Si la thèse antique de la rançon payée au démon tombe dans l'absurde, du moins ne faisait-elle pas de Dieu un despote capricieux et cruel. L'expiation substitutive n'est guère plus logique et cohérente ; de plus elle attribue à Dieu un comportement odieux. Elle suppose une conception superficielle et formaliste de la justice. Une faute a été commise ; il faut qu'elle soit réparée et compensée, peu importe comment et par qui.

Contrairement à ce que mes propos pourraient laisser penser, je tiens Anselme pour un grand penseur, mais un penseur de son temps, le 11^e siècle, et la théorie de l'expiation substitutive, qui s'y trouve en germe, je la trouve peu convaincante, difficile à accepter et outrageante pour un Dieu qualifié de père aimant par Jésus de Nazareth.

2. Thèse du salut en dépit de la Croix

Après vous avoir exposé la théorie classique et orthodoxe de l'expiation substitutive et ce que trouve de déplaisant, d'illogique, voire de non biblique en elle, je vais maintenant vous présenter ma façon de voir, qui s'enracine – à mes yeux du moins – dans la dynamique du message des Ecritures judéo-chrétiennes. Dans cette perspective, je me rattache aux idées que proposent et défendent des théologiens américains de l'Ecole dite du Process, tels John Cobb, Lewis Ford ou encore David Griffin. Cobb et Griffin ont enseigné la théologie en Californie, Ford la philosophie en Virginie. Sans oublier, le professeur André Gounelle, que je suis heureux d'avoir pour ami, et qui a œuvré sans relâche pour faire connaître cette pensée libératrice dans la francophonie. La méditation de ce jour n'est, en quelque sorte, qu'une appropriation et une « mise en forme » de ses livres et articles.

A la suite de ces grands penseurs quelle est donc ma thèse ? Pour moi, Dieu n'a pas voulu, ni même prévu la mort de Jésus. Elle n'entraîne nullement dans ses desseins, ses projets ou ses calculs. La Croix ne solde pas une dette, n'assouvit pas un besoin, ni ne répond à une nécessité. A mes yeux, quand Dieu pardonne et sauve, il le fait vraiment gratuitement. Il ne pose aucune condition et n'exige rien en échange, ni rançon, ni réparation, ni punition substitutive, ni pire encore, sacrifice propitiatoire ou expiatoire. Tout cela ne l'intéresse pas. Il demande seulement, par la voix des prophètes, qu'on l'écoute, que l'on s'ouvre à sa parole, qu'on se laisse inspirer, transformer, entraîner par elle. Il cherche toujours à gagner les cœurs, les volontés, les esprits, à convaincre et à persuader. C'est dans ce seul but, qu'il suscite des témoins, des prophètes, des sages qui parlent en son nom et de sa part, sous tous les cieux et latitudes et de tous temps. Lentement, patiemment, progressivement, Dieu agit dans l'humanité pour la faire avancer, pour qu'elle se rapproche de lui, et afin que le monde devienne meilleur.

Le salut arrive quand en nous et autour de nous l'emportent la vérité, la justice, la paix, la vie et l'amour. Il n'est pas une procédure juridique qui conduit à l'acquiescement devant un tribunal, mais l'annonce que la vie triomphe de la mort par sa qualité.



Au début de notre ère, en Palestine, avec une vigueur et une clarté qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, Jésus a fait entendre l'appel de Dieu. Pour moi, je le reconnais, il incarne l'idée que je me fais de Dieu de manière unique, dans sa prédication et son comportement, dans sa personne et son existence. Il représente l'intervention la plus importante, la plus décisive, la plus profonde de Dieu dans l'histoire humaine que je connais. En lui, par lui, à travers lui, Dieu dit vraiment ce qu'il a à dire. Il ne révèle pas sa vérité et sa volonté partiellement, fragmentairement, ou obscurément, mais totalement, lumineusement...

J'imagine que Dieu espérait instamment que Jésus serait écouté et suivi, qu'à sa voix les hommes se convertiraient, naîtraient de nouveau, changeraient de vie et qu'avec lui le Royaume ferait son entrée dans notre monde. Cet espoir a été malheureusement déçu et les choses ne se sont pas passées comme Dieu le désirait. Jésus s'est heurté à une vive hostilité, à de fortes résistances venant non seulement des autorités politiques et religieuses, mais aussi du peuple. Sa personne et son message ont été rejetés. Ses adversaires ont obtenu qu'il soit arrêté, condamné et exécuté. Loin de s'inscrire dans le plan de Dieu, la Croix signifie pour lui un terrible échec. Elle constitue le refus le plus net, le plus brutal que l'on pouvait opposer à son appel. Le soir du Vendredi saint, Dieu est un vaincu, et non pas un souverain qui a obtenu les satisfactions et les réparations qu'il demandait et qui lui étaient dues.



L'évangile, c'est à dire la bonne nouvelle qu'annonce le Nouveau Testament, c'est que Dieu n'accepte pas cette défaite. Il n'en prend pas son parti, ne s'y résigne pas. Il ne baisse pas les bras, et ne renonce pas à son espérance. Il n'abandonne pas l'humanité et le monde à leur sort. Il décide de continuer, alors que tout semble indiquer qu'il n'y a plus rien à faire, qu'il a perdu la partie. Il agit de manière inattendue, et retourne la situation, d'abord en ressuscitant Jésus, par ses disciples régénérés, pour que sa Parole reste vivante, qu'elle ne demeure pas au tombeau ; ensuite en faisant surgir, d'âge en âge, des prédicateurs et des témoins de l'Évangile, qui le proclament et en vivent, afin que sans cesse les hommes soient appelés, invités à cette vie nouvelle que Dieu leur propose, et qui est leur salut.

Il y a une très grande différence entre cette conception et celle de l'orthodoxie classique. Le lien entre la croix du Christ et notre salut ne se comprend pas du tout de la même manière ; on pourrait même dire qu'il s'inverse ou se renverse. Selon la théorie de l'expiation substitutive, Dieu nous sauve à cause de la croix, en raison du sacrifice du Christ, parce que Jésus lui offre sa vie pour nous. Ici, au contraire Dieu sauve malgré la croix, en dépit du crime horrible qu'elle constitue, bien que les hommes aient assassiné Jésus et essayé d'éliminer avec lui la parole et l'appel de Dieu. La croix n'entre pas dans une froide logique que Dieu ferait soigneusement respecter et qu'il imposerait aux hommes et à son Fils quoi qu'elle puisse leur coûter. Elle s'insère dans un drame, celui de l'opposition des hommes à la parole de vie, opposition qui n'arrête ni n'étouffe cette parole ; opposition qui n'arrive pas à empêcher l'oeuvre de Dieu de se poursuivre.

Bien sûr des chrétiens bien pensants peuvent présenter plusieurs passages du Nouveau Testament qui qualifient Jésus de victime expiatoire, qui affirment qu'il s'est donné ou livré, qu'il a souffert et est mort pour nos péchés, ceux qui présentent la Croix comme le prix payé afin de nous racheter et de nous libérer, ceux qui parlent, expression horrible s'il en est, d'un sacrifice de bonne odeur offert à Dieu.



Ces textes me sont aussi bien connus. On les cite toujours à l'appui de la théorie orthodoxe. Mais honnêtement, je ne pense pas qu'on puisse vraiment s'en servir en guise d'arguments contre ma façon de prêcher, car ces formules sont des images qu'explique et éclaire le contexte du 1^{er} siècle. Ce sont des paraboles qu'on aurait tort de prendre à la lettre. Celle du prix payé convenait particulièrement bien dans un monde où le marché des esclaves était une réalité quotidienne et banale, où l'on faisait commerce avec des vies humaines, et où la liberté s'achetait. Celle de la victime

tuée sur un autel avait de la pertinence à une époque où partout et en tout temps on sacrifiait à des divinités pour obtenir leur indulgence et leur faveur.

Ne faisons pas du Nouveau Testament un manuel de doctrine. C'est plutôt un recueil de prédications dans lequel les auteurs ne se soucient guère de définir des dogmes. Ils veulent frapper, émouvoir, entraîner, convertir. Pour faire entendre leur message, ils ont parlé le langage de ceux et celles à qui ils s'adressaient, et ils ont eu bien raison.

Il n'en demeure pas moins vrai que pour moi, les enseignements de Jésus constituent l'essentiel de l'évangile. Ses discours me font entendre l'appel de Dieu et m'ouvrent des horizons nouveaux. Quand on les reçoit, ses propos opèrent un changement, suscitent en nous une force et un élan, nous font voir les choses et nous incitent à vivre autrement. Jésus agit et nous sauve par sa parole, que, bien entendu, illustre, et renforce son comportement. La puissance de sa parole se manifeste bien avant le Vendredi Saint et ne dépend pas de sa mort. S'il avait pu, sans se renier ni se trahir, éviter la Croix, Jésus n'en aurait pas moins été le sauveur. Sa condamnation et son exécution ont des raisons historiques ; elles ne répondent pas à une nécessité théologique fondamentale. La bonne nouvelle, le salut que nous proclamons avec force lors de la célébration des Pâques chrétiennes, c'est que nous entrons dans la vie nouvelle qui nous est offerte et ouverte par Dieu. Il ne s'agit pas de régler une dette, d'apurer un passé, mais de s'ouvrir à l'avenir, de bâtir, avec l'aide de Dieu, en nous et autour de nous ce Royaume que proclame Jésus et auquel il nous invite.

Ceci nous présente un tout autre visage de Dieu qu'Anselme de Cantorbéry et ses successeurs. Dieu n'a ni voulu ni prévu la Croix. Elle arrive contre sa volonté. Cela signifie que si Dieu est puissant, et il le montre en ressuscitant Jésus, il n'est cependant pas tout puissant en toutes choses. Les hommes ont la capacité et la liberté de lui dire « non », de s'opposer à ses desseins, de le mettre en échec, en tout cas provisoirement. Dieu ne détermine pas le monde et son histoire comme un programmeur qui règle le fonctionnement d'un ordinateur. Il ne ressemble pas à un marionnettiste qui tirerait tous les fils, et qui conduirait à son gré les personnages et les événements. Il n'est pas un souverain ou un juge au dessus de la mêlée, qui distribuerait malheur et bonheur, récompense et punition. Il est engagé dans une entreprise difficile, dans un combat incertain ou tout ne se passe pas selon ses plans et ses desseins.

La Bible nous le dit ou nous le fait voir à chaque page, en affirmant qu'en fin de compte il l'emportera et qu'il aura le dernier mot. Il ne se définit pas par une domination totale, mais par un amour agissant et militant, par un effort douloureux et persévérant qu'il poursuivra jusqu'au bout. Il est Emmanuel, Dieu avec nous, notre compagnon de misère, de souffrance, de travail, de lutte et d'espérance, notre compagnon et notre guide.

Dernière remarque avant de conclure, si la croix n'est pas indispensable à notre salut, néanmoins, conjointement avec la Résurrection dont il ne faut pas la séparer, elle a une très grande importance pour le croyant, ce qui explique la place qu'elle tient dans le Nouveau Testament. Les événements du Vendredi Saint et de Pâques ont toujours servi et continueront de servir de référence à la foi. En effet, si Dieu n'a pas rejeté et abandonné les hommes après ce qu'ils ont fait à Jésus, après le refus qu'ils lui ont opposé et le crime qu'ils ont commis en l'exécutant, cela signifie que rien ne pourra le détourner d'eux, que jamais il ne les laissera tomber ni ne renoncera à s'en occuper. Il continuera inlassablement son oeuvre, puisque même la Croix ne l'en a pas découragé, ni dissuadé.

Si Dieu a su surmonter et renverser à Pâques, une situation apparemment aussi bloquée et désespérée que celle de Golgotha, cela veut dire que rien ne parviendra à le mettre définitivement en échec. Qu'il réussira toujours à trouver une solution positive, et qu'aucune circonstance ne l'empêchera d'aller jusqu'au but qu'il s'est fixé.

Ce qu'il a fait à Jérusalem autour des années trente est pour nous un signe et un gage de ce qu'il peut faire et de ce qu'il fera. Parce qu'elle témoigne d'un amour qui ne se laisse jamais rebuter et d'une puissance qui finit par s'imposer, la Croix est liée au salut, et non parce qu'elle apporterait à Dieu une satisfaction quelconque, en rétablissant son honneur, ou en se conformant aux règles d'une justice formaliste.

Conclusion

Voici venu le moment de conclure. Je n'ai pas cherché, en ce matin, à passer en revue les différentes manières de concevoir le lien entre la Croix et le salut. Plutôt que de procéder à un panorama rapide et superficiel, j'ai préféré présenter deux options dont l'opposition m'est apparue significative. Pour la première, la Croix donne, procure, détermine le salut. Pour la seconde, la Croix domine, procure, suscite l'assurance du salut. Je n'ai pas caché de quel côté, pour ma part, je penche. Je ne prétends nullement imposer mes opinions, et je ne prétends pas avoir découvert ou posséder la vérité absolue. Comme le protestantisme libéral, duquel je me réclame, a pour vocation de le rappeler, il appartient à chacun de se faire une opinion, de se décider pour ce qui lui semble le mieux rendre compte et des textes bibliques et de son expérience personnelle, pour ce qui lui paraît le plus satisfaisant et le plus juste.



Je souhaite seulement avoir contribué à vous éclairer, et vous avoir ainsi un peu aidé à faire votre choix en connaissance de cause pour que ces Pâques 2005 soient un peu plus lumineuses pour chacun et chacune d'entre vous et pour ceux et celles que vous croiserez sur les chemins de la vie.

Amen.